

## DISCOURS CONTRE LES JUIFS.

Contre ceux qui jeûnent le jour de Pâques

1. Une circonstance impérieuse et pressante, interrompant encore la suite des questions que nous avons naguère abordées, réclame notre parole, et suspend aujourd'hui nos luttes contre les hérétiques. Nous nous proposons d'entretenir également aujourd'hui votre charité de la gloire du Fils unique. Mais les prétentions absurdes de ceux qui veulent jeûner pour la prochaine Pâque, nous forcent à consacrer exclusivement aujourd'hui notre enseignement à leur guérison. Le bon pasteur ne se contente pas de chasser les loups; il s'occupe, avec une touchante sollicitude, de ses brebis malades. A quoi leur servirait-il d'échapper à la dent des bêtes farouches, si la maladie les devait emporter ? De même la supériorité d'un général ne consistera pas seulement à bien diriger les opérations de la guerre; il s'efforcera plutôt de rétablir l'union dans l'état déchiré par les factions, sachant fort bien que les victoires au dehors n'aboutiraient à rien, tant que la guerre civile régnerait au-dedans. Ce qui vous convaincra qu'il n'y a rien de plus pernicieux que les mésintelligences et les dissensions, ce sont ces paroles du Christ : «Tout royaume divisé en lui-même ne subsistera pas.»(Mt 12,25) Et pourtant, quoi de plus fort qu'un royaume à la puissance duquel concourent les revenus, les armes, les remparts, les fortifications, de nombreuses armées, de nombreux chevaux, et une infinité d'autres choses ? Mais, cette puissance s'évanouit lorsque les dissensions intestines s'introduisent dans ce royaume. Il n'y a point de principe de faiblesse comparable à la division et à la discorde; de même que rien n'assure la force et la puissance comme la charité et la bonne intelligence. Aussi Salomon, pénétré de cette vérité, disait-il : «Un frère que seconde son frère est semblable à une ville forte, à un état que protègent de fortes barrières.» (Pro 18,19) Voyez-vous la vertu de la concorde ? voyez-vous les conséquences désastreuses de la division ? Le royaume en proie à la division tombe en ruines; deux hommes étroitement unis ensemble et enchaînés l'un à l'autre, offrent plus de résistance que les plus forts remparts.

Je sais, à la vérité, que, grâce à Dieu, la plus grande partie de ce troupeau est restée à l'abri de cette contagion, et que le mal a fait un petit nombre de victimes; n'importe, il ne faut pas négliger pour cela d'y porter remède. N'y eût-il que dix, que cinq, qu'un seul malade, il n'en serait pas moins dangereux de ne pas s'en préoccuper. N'y eût-il qu'un des plus obscurs et des plus humbles de nos frères, c'est toujours un de ces frères pour lequel le Christ est mort. Or le Christ attache un grand intérêt à tout ce qui est faible : «Quiconque, dit-il, scandalise un de ces petits, mériterait qu'on lui attachât une meule de moulin au cou, et qu'on le jetât à la mer.» (Mt 18,6) «Toutes les fois, dit-il ailleurs, que vous maltraiterez un de ces petits, vous me maltraiterez moi-même.» (Ibid. 25,45) Enfin : «Ce n'est pas la volonté de votre Père qu'il périsse un seul de ces petits.» (Ibid., 18,14) Ne serait-ce pas une folie de notre part de dédaigner ces petits, pour lesquels le Christ témoigne tant de sollicitude ? Ne dites pas : Il n'y en a qu'un; dites plutôt : Cet unique malade, si on le néglige, transmettra son mal aux autres. «Il suffit d'un peu de levain, dit l'Apôtre, pour faire lever toute la pâte.» (Gal 5,9) Et voilà précisément ce qui sème autour de nous la désolation et la ruine, le dédain que nous avons pour les petits. De là, ces plaies qui s'étendent; au lieu que les plus larges se rétrécissent, lorsqu'on y apporte les soins convenables. Aussi disons-nous, avant toutes choses, que le pire des maux, c'est la division et la discorde, l'Église déchirée, ce lien que les bourreaux n'osèrent pas rompre, divisé en plusieurs parts. N'est-ce point assez des autres hérésies, pour introduire de nouvelles divisions parmi nous ? N'entendez-vous pas Paul nous dire : «Que si vous vous déchirez et vous dévorez les uns les autres, prenez garde de ne pas vous détruire les uns les autres.» (Ibid., 5,15) Quoi ! vous marchez hors des rangs du troupeau, et vous ne craignez pas le lion qui rôde autour de vous ? Notre ennemi, dit un apôtre, court çà et là, tel qu'un lion rugissant et cherchant une proie à dévorer. (I Pier 5,8) Admirez la sagesse du Pasteur. Il ne lui a pas permis de rester au milieu des brebis, pour ne pas semer la terreur parmi le troupeau; il ne l'a pas non plus complètement éloigné, afin que la crainte de cette bête féroce contraignit toutes les brebis à se réunir au bercail. Le Père ne vous inspire qu'une terreur respectueuse; redoutez l'ennemi : si vous vous séparez du troupeau, vous deviendrez infailliblement sa proie. Sans doute le Christ pouvait lui interdire complètement les approches de son troupeau : c'est pour entretenir votre vigilance et vos craintes, afin que vous cherchiez tous un asile auprès de votre Mère, qu'il l'a laissé rugir au dehors : de la sorte, ceux qui sont dedans, frappés de ces rugissements, se rapprocheront et

## TROISIÈME DISCOURS

se serreront davantage les uns contre les autres. Ainsi agissent envers leurs enfants de tendres mères : bien souvent, quand leurs nourrissons se désolent, elles les menacent de les donner aux loups en pâture; non certes qu'elles veuillent les exposer véritablement, mais pour mettre un terme à leurs cris. De même le Christ, en toutes ces choses, s'est proposé d'établir la paix parmi nous et de resserrer les liens qui nous unissent les uns aux autres.

2. C'est encore pour le même motif que Paul, entre bien des reproches qu'il pouvait adresser aux Corinthiens, commença tout d'abord par celui-ci. Il pouvait relever leurs fornications, leur orgueil, leurs recours aux tribunaux païens, leurs festins dans les lieux consacrés aux idoles, l'usage introduit chez les femmes de ne pas se voiler la tête, tandis que les hommes le faisaient; et, indépendamment de toutes ces choses, leur dédain pour les pauvres, la folle vanité qu'excitaient en eux les dons de l'esprit, leurs opinions sur la résurrection des corps; il pouvait en outre, leur reprocher leurs querelles et leurs dissensions intestines; mais, laissant tous ces points de côté il s'applique avant tout à guérir : celui-ci. Pour que je ne paraisse pas abuser de votre attention, je vous montrerai, au moyen des paroles mêmes de Paul, qu'avec tant de choses à blâmer, il ne touche à aucune avant celle-ci. Que les Corinthiens se fussent rendus coupables de fornication, écoutez ces mots de l'Apôtre : «On entend dire qu'il se commet parmi vous des fornications.» (I Cor 5,1) Qu'ils se fussent livrés à l'enflure et à l'orgueil : «Il y en a parmi vous qui se sont enflés d'orgueil, comme si je ne devais pas venir chez vous.» (Ibid., 4,18) Qu'ils eussent recours à des tribunaux profanes : «Comment quelqu'un d'entre vous, ayant un différend avec son frère, ose-t-il l'appeler en jugement devant des infidèles ?» (Ibid., 6,1) Qu'ils mangeassent des viandes offertes aux idoles : «Vous ne pouvez prendre part à la fois à la table du Seigneur et à celle des idoles.» (Ibid., 10,21) Que les femmes ne se voilassent pas la tête, tandis que les hommes le faisaient, la vivacité de ce langage le prouve : «Tout homme qui prie ou prophétise, la tête voilée, déshonore sa tête : toute femme qui prie ou prophétise la tête non voilée, déshonore sa tête.» (Ibid., 11,4-5) Qu'ils méprisassent les pauvres, il le montre en ces termes : «L'un est dans la pénurie, et l'autre dans l'ivresse;» – et dans ceux-ci : «Méprisez-vous donc l'Eglise de Dieu, ou bien voulez-vous humilier ceux qui ne possèdent rien ?» (Ibid., 11,21-22) Que tous ambitionnassent avidement les grâces les plus élevées, et que nul ne se contentât de grâces inférieures, il l'indique ainsi : «Est-ce que tous sont apôtres ? est-ce que tous sont prophètes ?» (Ibid., 12,19) Qu'ils aient élevé des doutes sur la résurrection des morts : «Quelqu'un dira : Comment les morts peuvent-ils ressusciter ? avec quel corps paraîtront-ils ?» (Ibid., 15,35)

Voilà donc que, avec tant de blâmes à leur adresser, il ne leur parle de rien avant de leur parler de mésintelligences et de divisions. A peine commence-t-il son Epître, qu'il leur dit : «Je vous en conjure, mes frères, au nom de notre Seigneur Jésus Christ, ayez tous le même langage, et que les divisions soient bannies d'entre vous.» (Ibid., 1,10) C'est qu'il savait, et qu'il savait sûrement, que cet article était le plus important de tous. Si l'impudique, l'orgueilleux, et tout homme sujet à des vices de ce genre, fréquente l'église, il ne tardera pas à eu être guéri par la doctrine qu'il y recueille, et à recouvrer sa première santé. Mais celui qui se retranche de cette assemblée, celui qui se dérobe à l'enseignement de ses Pères, celui qui fuit la demeure du médecin, quelles que soient les apparences de sa santé, il sera avant peu la proie de la maladie. Semblable à un sage médecin qui arrêterait la fièvre avant de s'occuper de la guérison des plaies et des fractures, Paul commence par combattre les divisions, et puis il s'occupe de guérir les blessures des autres membres les unes après les autres. Voilà pourquoi il les conjure préalablement, et de ne pas se diviser entre eux, et de ne pas s'attribuer des chefs particuliers, et de ne pas fractionner le corps du Christ en plusieurs parties. Ce langage, il ne l'adressait pas seulement aux Corinthiens; il l'adressait encore à tous ceux qui, après eux, sont travaillés du même mal. Je demanderais volontiers à ces derniers en quoi consiste la Pâque, en quoi le temps quadragésimal, en quoi ce qui regarde les Juifs, en quoi ce qui nous regarde nous-mêmes; pourquoi l'une de ces choses ne se présente qu'une fois l'année, tandis que l'autre se renouvelle à chaque assemblée; ce que signifient les azymes et une foule d'autres questions qui se rapportent à ce même sujet. Alors, vous saisissez parfaitement ce qu'il y a de déraisonnable dans les querelles qu'ils suscitent, eux qui, incapables de rendre un compte satisfaisant de leur conduite, comme s'ils surpassaient tous les autres en sagesse, n'acceptent la leçon de personne; procédé d'autant plus condamnable, qu'ils sont dans une profonde ignorance, qu'ils se refusent aux avis qu'on leur donne, et que, s'abandonnant pour leurs intérêts à l'influence d'une détestable habitude, ils se précipitent tête baissée dans l'abîme.

## TROISIÈME DISCOURS

3. Quelle est donc leur habile réponse à ces difficultés que nous leur opposons ? – Mais vous, nous disent-ils, n'observiez-vous pas auparavant ce jeûne ? – Ce n'est pas à vous de me tenir ce langage, ce serait plutôt à moi de vous dire que nous jeûnions autrefois de la sorte, il est vrai, mais que nous avons cru devoir préférer un parfait accord à des considérations de temps. Ce que Paul disait aux Galates, je vous le dis en ce moment : «Soyez comme moi, puisque j'ai été moi-même comme vous.» (Gal 4,12) Que signifient ces paroles ? L'Apôtre avait persuadé aux Galates de renoncer à la circoncision, de secouer le joug du sabbat, des jours légaux et des autres observances légales. Puis s'apercevant qu'ils s'abandonnaient à la frayeur et à la crainte, et qu'ils redoutaient d'avoir à subir la peine de cette transgression, il les exhorte à la confiance par son propre exemple : «Soyez comme moi, leur dit-il, car j'ai été moi-même comme vous.» Est-ce que je suis sorti du rang des Gentils ? Est-ce que j'ignore l'économie de la loi et les châtiments dont elle menace les prévaricateurs ? «Je suis Hébreu, issu d'une famille d'Hébreux, pharisien dans la manière d'observer la loi; par zèle pour la loi je persécutai l'Eglise. Mais ce qui m'avait paru un avantage, je l'ai estimé une perte à cause du Christ;» aussi ai-je quitté définitivement les Juifs. (Phil 3,5-7) Soyez donc comme moi, car j'ai été comme vous.

Et pourquoi vous parlerais-je en mon nom ? Est-ce que trois cents Pères et davantage, rassemblés en Bithynie, n'ont pas décrété cette règle ? Et vous n'auriez pour eux aucun respect ? De deux choses l'une : ou bien vous les taxez d'ignorance et vous supposez qu'ils ne connaissent point suffisamment ces questions, ou bien vous les accusez de lâcheté et vous supposez qu'ils auront dissimulé la vérité, quoiqu'ils l'aient connue, et qu'ils l'aient trahie. Telle est la conséquence rigoureuse de votre refus de vous ranger à leur avis. Pourtant ces Pères ont, en cette circonstance, déployé une sagesse et un courage admirables, sur lesquels la suite des événements ne laisse aucun doute. Ce qui montre leur sagesse, c'est l'exposition qu'ils ont faite de la foi, exposition qui ferma la bouche des hérétiques et repoussa comme un rempart inexpugnable toutes leurs insidieuses attaques. Ce qui a montré leur courage, c'est la persécution qui venait à peine de se calmer et la guerre suscitée contre les Eglises. Tels que de vaillants guerriers chargés de ce trophées et de blessures, ces chefs des Eglises venaient de tous les côtés, portant sur eux les stigmates du Christ, et pouvant compter les nombreux tourments qu'ils avaient endurés en confessant leur foi. Les uns auraient pu dire les souffrances attachées aux travaux des mines, les autres les confiscations générales de tout ce qu'ils possédaient, d'autres les tortures de la faim, la multiplicité des mauvais traitements auxquels ils avaient été en butte. Ceux-ci pouvaient montrer leurs flancs déchirés, ceux-là leurs reins brisés, d'autres leurs yeux crevés, et d'autres leur corps mutilé et privé pour le Christ de quelqu'un de ses membres. Tels étaient les athlètes qui concoururent à former cette assemblée; ce furent eux qui joignirent à la définition de la foi le décret qui règle la célébration unanime et identique de cette solennité. Est-ce que des hommes qui en des temps difficiles, n'avaient jamais trahi la foi, pouvaient en une question de jours à déterminer agir avec dissimulation ? Voyez ce que vous faites en condamnant des Pères si nombreux, si sages et si vaillants ! Si, pour avoir condamné le publicain, le pharisien perdit tous les biens qu'il avait acquis, quelle sera votre excuse et quelle sera votre justification à vous qui vous mettez en opposition ouverte avec tant de Docteurs chéris de Dieu, et cela, contre toute raison et contre toute justice ? N'avez-vous pas entendu le Christ disant : «Là où deux et trois personnes sont rassemblées en mon nom, je suis au milieu d'elles ?» (Mt 18,20) Que si le Christ est présent au milieu de deux ou trois personnes rassemblées, à plus forte raison là où il y en avait plus de trois cents réunies, devait-il être présent, diriger et inspirer toutes les déterminations ?

En cela ce ne sont pas seulement ces Pères que vous condamnez, vous condamnez encore avec eux la terre entière qui a accueilli avec applaudissements la sentence. Est-ce donc que vous estimeriez les Juifs supérieurs en sagesse à ces Pères venus de tous les points de l'univers; alors que les Juifs sont déçus de l'état de leurs ancêtres et privés de la célébration de toute solennité ? Car ils n'ont plus ni l'azyme ni la pâque, bien que j'entende un certain nombre d'individus répéter qu'ils ont l'une et l'autre. Qu'ils n'aient plus les azymes, ces paroles du législateur vous le prouveront : «Vous ne pouvez célébrer la Pâque dans aucune des villes que le Seigneur va vous donner, mais seulement dans le lieu où son nom sera invoqué.» Ce lieu, c'est Jérusalem. (Dt 165-6) Remarquez pourtant qu'après avoir borné à une seule ville la célébration de cette fête, il renverse ensuite cette ville, afin d'arracher les Juifs, et malgré eux, à leurs antiques usages. Que Dieu ait prévu ce qui devait arriver, c'est un point de l'évidence la plus irrécusable. Pourquoi appelle-t-il donc tous les Juifs des diverses contrées de la terre en cette ville, sachant fort bien d'avance qu'elle serait un jour détruite ? N'est-il pas manifeste qu'il voulait abolir un jour cette solennité ? Dieu aura donc aboli cette solennité, et vous vous

## TROISIÈME DISCOURS

rallieriez à ces Juifs dont un prophète a dit : «Qui est aveugle, si ce n'est mon peuple ? qui est sourd, sinon celui qui en est le maître ?» (Is 42,19) Ne se sont-ils pas toujours conduits avec la plus stupide ingratitude ? ne l'ont-ils pas fait envers les apôtres, les prophètes et les docteurs ? Et pourquoi parler des docteurs et des prophètes, quand ils allaient jusqu'à massacrer leurs propres enfants ? N'immolaient-ils pas leurs fils et leurs filles aux démons ? (Ps 105,37) Ils ont méconnu la voix de la nature; auraient-ils, je vous le demande, conservé ces jours de fête ? Ils ont foulé aux pieds les liens du sang, ils ont oublié leurs enfants, ils ont oublié Dieu qui les avait créés. «Vous avez abandonné, leur disait le Prophète, le Dieu qui vous a créés, et vous avez oublié le Dieu qui vous a nourris.» (Dt 32,18) Ils auraient abandonné Dieu, et ils auraient dû maintenir leurs solennités ! Et qui oserait soutenir ce langage ? Si le Christ a célébré la Pâque avec eux, ce n'est pas afin que nous la célébrions pareillement avec eux, mais pour ménager le passage de l'ombre à la vérité. Il souffrit la circoncision, il observa le sabbat, il célébra les fêtes juïques, il mangea les azymes, il le fit à Jérusalem; mais aucune de ces obligations ne pèse sur nous. Au contraire, Paul nous dit avec sa grande voix : «Si vous vous faites circoncire, le Christ ne vous servira plus de rien.» (Gal 5,2) Célébrons la Pâque, non avec le vieux levain, ni avec le levain de la malice et de l'iniquité, mais avec les azymes de la sincérité et de la vérité.» (I Cor 5,8) Nos azymes à nous ne consistent pas en un mélange de farines, mais dans une conduite droite, dans une vie selon la vertu.

4. Pourquoi donc le Christ agit-il en cette circonstance de la sorte ? La pâque ancienne étant la figure de la pâque nouvelle, il fallait rapprocher de la vérité la figure, et, après avoir montré l'ombre, introduire ensuite la réalité. Or la réalité introduite, l'ombre disparaît pour toujours et n'a plus de raison d'être. Ne m'opposez donc pas cette difficulté, prouvez-moi plutôt que le Christ nous a ordonné de faire ainsi. Pour moi, je vous prouve le contraire, à savoir, non seulement qu'il ne nous a pas ordonné de solenniser ces jours, mais qu'il nous a affranchis à ce sujet de toute obligation. Ecoutez le langage de Paul, et quand je parle de Paul, je parle du Christ qui lui inspirait ses pensées. Quel est donc le langage de l'Apôtre ? «Vous observez les mois, les saisons, les années. Je crains bien d'avoir inutilement travaillé parmi vous.» (Gal 4,10-11) «Toutes les fois, dit-il ailleurs, que vous mangerez ce pain et que vous boirez ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur.» (I Cor 11,26) Par ce seul mot, toutes les fois que, l'Apôtre déclare le fidèle maître de s'approcher à son gré des saints mystères, et il le délivre de toute obligation relativement à l'observation de certains jours. La Pâque et le Carême ne sont pas, tant s'en faut, la même chose : la Pâque est une chose, le Carême une autre. Le Carême n'a lieu qu'une fois l'an; la Pâque a lieu trois fois la semaine, quelquefois quatre, ou, pour mieux dire, toutes les fois que nous le voulons. La Pâque n'est pas un jeûne, c'est une oblation et un sacrifice qui se célèbrent à chacune de nos assemblées. Qu'il en soit ainsi, prêtez l'oreille à ces mots de Paul : «Notre agneau pascal, le Christ, a été immolé pour nous. – Toutes les fois que vous mangerez ce pain et que vous boirez ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur.» (Ibid., 5,7; 11,26) En sorte que toutes les fois que vous vous présentez avec une conscience pure, vous célébrez la Pâque, non pas en jeûnant, mais en participant à ce sacrifice. «Toutes les fois que vous mangerez ce pain et que vous boirez ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur.» Célébrer la Pâque, c'est rappeler cette mort. L'oblation qui s'accomplit aujourd'hui, aussi bien que celle d'hier, que celle de tous les jours, est semblable en tous les points à celle du samedi saint; ni celle-ci n'est plus vénérable que celle-là, ni celle-là plus parfaite que celle-ci; l'une et l'autre ne sont qu'une seule et même Pâque, toutes les deux également redoutables, également salutaires. Pourquoi donc, reprend-on, jeûnons-nous durant ces quarante jours ? – Autrefois, bien des fidèles s'approchaient des saints mystères sans discernement et sans préparation, surtout en ce même temps où le Christ les institua. Nos pères, comprenant les conséquences funestes d'un acte accompli avec tant de négligence, établirent d'un commun accord quarante jours consacrés aux jeûnes, à la prière, à l'audition de la parole sainte, à des assemblées, afin qu'après nous être soigneusement purifiés en ces jours par le moyen des prières, de l'aumône, des jeûnes, des veilles, des larmes, de la confession et de plusieurs autres pratiques, nous nous approchions des mystères divins avec une conscience aussi pure que possible. Qu'ils aient abouti à d'excellents résultats en nous accoutumant dans leur sollicitude à ce jeûne périodique, ce qui suit le prouve avec évidence. Nous aurions beau crier toute l'année et annoncer le jeûne, nul ne ferait attention à nos paroles. Que le temps du Carême arrive, sans exhortation aucune, sans conseil aucun, le plus relâché se relève et suit les avis et les exhortations que lui donne cette époque de l'année. Si donc le Juif et le Gentil vous demandent pourquoi vous jeûnez, ne répondez pas que vous jeûnez à cause de la Pâque ou du mystère de la croix, vous donneriez prise à leurs récriminations.

## TROISIÈME DISCOURS

Et en effet, ce n'est ni à cause de la Pâque, ni à cause du mystère de la croix que nous observons ce jeûne, mais à cause de nos péchés, et parce que nous voulons nous approcher des mystères. La Pâque n'est point un sujet de deuil et de jeûnes, mais d'allégresse et de joie. Et la croix n'a-t-elle pas détruit le péché, purifié la terre entière, réparé l'antique inimitié, ouvert les portes du ciel, substitué l'amour à la haine, ramené l'homme au ciel, fait asseoir la nature humaine à la droite du trône céleste, et comblé les enfants d'Adam d'innombrables bienfaits. Ce ne serait donc pas une raison de s'abandonner aux pleurs et à la tristesse, mais aux plus joyeux transports. Paul disait : «Loin de moi la pensée de me glorifier, si ce n'est en la croix de Jésus Christ notre Maître. – Dieu, ajoute-t-il, a fait éclater son amour envers nous. Tandis que nous étions plongés dans le péché, le Christ est mort pour nous.» (Gal 6,14; Rom 5,8) Jean s'exprime comme il suit : «Dieu a tellement aimé le monde.» (Jn 3,16) Et comment l'a-t-il aimé ? L'Apôtre, passant à côté de toute autre considération, aborde le mystère de la croix. Après ces mots : «Dieu a tellement aimé le monde,» il ajoute : «Qu'il a livré son Fils unique à la croix, afin que quiconque croit en lui, ne périsse pas et possède la vie éternelle.» Si la croix nous invite à nous réjouir et à nous glorifier, ne disons pas qu'elle est pour nous un sujet de deuil; encore une fois, si nous gémissons, ce n'est pas à cause de la croix, mais à cause de nos péchés. Voilà pourquoi nous jeûnons.

5. Quant au catéchumène, il ne célèbre point la Pâque, quoiqu'il jeûne chaque année, parce qu'il ne participe pas à l'oblation; par contre, celui qui ne jeûne pas, s'il se présente avec une conscience pure, célèbre la Pâque, soit qu'il communie aujourd'hui, soit qu'il le fasse demain ou en tout autre temps. Il ne faut donc pas juger de la bonté de la communion par le temps où elle se fait, mais par la pureté de la conscience. Et nous, c'est le contraire que nous faisons. Sans avoir purifié notre âme, pourvu que nous nous présentions en ce jour, nous pensons célébrer la Pâque, bien que chargés de mille péchés. Funeste erreur que celle-là, vous approcheriez-vous des mystères le Samedi saint, si votre conscience est impure, vous êtes indignes de cette participation et vous resterez sans avoir célébré la Pâque; de même qu'en communiant aujourd'hui, après avoir effacé vos péchés, vous la célébrez parfaitement. C'est ce zèle, cette ferveur qu'il faudrait apporter, au lieu d'observer tel ou tel temps, à la participation des divins mystères. Vous braveriez tout maintenant plutôt que de déroger à vos coutumes. Eh bien, il faudrait porter le mépris jusqu'au point de tout faire et de tout souffrir plutôt que de vous présenter à la table sainte avec une âme souillée de péchés. D'ailleurs, peu importe au Seigneur cette observation; écoutez sa sentence : «Vous m'avez vu ayant faim, et vous m'avez nourri; vous m'avez vu ayant soif, et vous m'avez donné à boire; vous m'avez vu sans vêtements, et vous m'avez couvert.» (Mt 25,35) A ceux qui sont à sa gauche il reproche une conduite opposée. Dans une parabole, il punit un serviteur d'avoir conservé du ressentiment : «Méchant serviteur, lui dit-il, je t'ai remis toute ta dette; n'aurais-tu pas dû avoir pitié de ton semblable, comme j'ai eu pitié de toi !» (Ibid., 25,7) Pareillement, il interdit aux vierges qui n'avaient pas d'huile dans leurs lampes l'entrée de la chambre nuptiale. (Ibid., 25,7 et seq.) Un convive est chassé du festin parce qu'il y est venu sans robe nuptiale, avec des habits sordides, souillé de débauches et d'impuretés. Mais pour avoir célébré la Pâque dans tel ou tel mois de l'année, nul n'a jamais été frappé, ni même blâmé.

Pourquoi parlé-je de l'indépendance où nous sommes vis-à-vis de ces prescriptions, nous dont la conversation est dans les cieux, là où ni les mois, ni le soleil, ni la lune, n'accomplissent leurs révolutions ? A vouloir bien y regarder, on verra que pour les Juifs eux-mêmes il ne faut pas attacher au temps beaucoup d'importance, et que le lieu, à savoir Jérusalem, en a bien davantage. Les Hébreux, s'approchant un jour de Moïse et lui disant : «Nous sommes souillés par des funérailles; serions-nous empêchés de présenter au Seigneur nos offrandes ?» Moïse leur répondit : «Attendez un peu; nous consulterons le Seigneur.» (Nom 9,7-8) Et quand il l'eut consulté, il porta une loi conçue en ces termes : «L'homme qui sera souillé par l'approche d'un mort, ou qui fera un long voyage, s'il ne peut célébrer la Pâque le premier mois, la célébrera le mois suivant.» (Ibid., 9-10) Ainsi, chez les Juifs, il n'y a aucune obligation rigoureuse en ce qui concerne le temps, afin que la Pâque soit célébrée à Jérusalem. Et vous ne préféreriez pas à une question de temps l'harmonie avec l'Eglise; et pour paraître observer certains jours, vous outrageriez notre Mère commune, et vous introduiriez la scission dans nos saintes assemblées ! Et quelle excuse invoqueriez-vous, si vous vous résolviez, sans motif aucun, à une telle prévarication ? Pourquoi citer l'exemple des Juifs ? Pour nous aussi, il est des cas où, quand nous le voudrions et le désirerions de la manière la plus vive, il ne nous est pas possible de célébrer la Pâque le jour où le Sauveur a été crucifié. En supposant que les Juifs ne seraient ni prévaricateurs, ni ingrats, ni insensés, ni opiniâtres, ni impies, qu'ils ne fussent pas déchus du régime sous lequel vivaient leurs pères,

## TROISIÈME DISCOURS

et qu'ils l'observassent actuellement en toute justice, il ne nous serait pas possible de marcher sur leurs traces au point de rappeler dans le même jour, et celui où le Christ a été crucifié, et celui où il a célébré la Pâque. Comment cela ? Je vais vous le dire. Le jour où il fut crucifié était à la fois le premier jour des azymes et la veille du jour où se célébrait la Pâque. Or ces deux fêtes ne sauraient constamment se présenter le même jour. Le premier jour des azymes, cette année, s'est rencontré le dimanche : ce qui nous astreint à jeûner toute la semaine; en sorte que la Passion sera passée, que les jours du crucifiement et de la résurrection seront arrivés, que nous jeûnerons encore. Et, en effet, il arrive souvent qu'après les jours du crucifiement et de la résurrection, nous observons encore le jeûne, parce que la semaine n'est pas entièrement écoulée; d'où il suit que l'observation du temps est à peu près nulle.

6. N'obéissons pas à l'esprit. de dispute, et ne disons pas : Quoi ! j'ai jeûné si longtemps de cette manière, et j'agis désormais différemment ! – Faites-le précisément à cause de cela : parce que vous avez été si longtemps éloigné de l'Eglise, revenez à votre Mère. Personne ne dira : Je suis resté bien longtemps animé de sentiments de haine; j'aurais honte maintenant de me rétracter. Car il y a honte, non pas à revenir à des sentiments meilleurs, mais à persister dans une rancune coupable. C'est là ce qui a perdu les Juifs; tout en alléguant les coutumes de leurs ancêtres, ils se sont précipités dans l'impiété. Mais à quoi bon parler du jeûne et de l'observation de certains jours ? Paul accomplissait scrupuleusement la loi, in endurait bien des fatigues, il entreprenait bien des voyages, il bravait bien des épreuves, il l'emportait sur tous ses contemporains par sa fidélité à observer toutes les prescriptions religieuses : néanmoins, arrivé à cette perfection de vie, comprenant que tout cela n'aboutissait qu'à son détriment et à sa perte, il n'hésita pas à changer soudain. Il ne se dit pas à lui-même : Eh quoi ! je perdrais les fruits de tant de zèle ! je rendrais inutiles tant de travaux ! C'est précisément pour ces raisons qu'il se hâta de changer; et, afin de ne pas avoir à subir une deuxième fois de pareils dommages, abandonnant la justice que pouvait donner la loi, il embrasse celle que la foi produit, et s'écrie : «Tout ce qui me semblait un profit, je l'ai regardé comme une perte, à cause du Christ.» (Phil 3,7)

«Si, présentant votre offrande à l'autel, vous vous souvenez là que votre frère a quelque chose contre vous, allez d'abord vous réconcilier avec votre frère; puis, venez, et vous présenterez votre offrande.» (Mt 5,23) Qu'est ceci ? Si votre frère a quelque chose contre vous, il ne vous est pas permis de consommer votre sacrifice avant de vous être réconcilié avec lui; et quand l'Eglise entière, quand des Pères sans nombre sont contre vous, vous auriez l'audace, vous essaieriez de vous approcher des divins mystères avant d'avoir déposé le fardeau de cette coupable inimitié ! Et comment, avec de pareilles dispositions, pourriez-vous célébrer la Pâque ? – Je ne m'adresse pas seulement à nos frères égarés; je m'adresse également à vous, encore sains et saufs, afin que tous ceux que vous verrez animés de ces sentiments, vous les avertissiez avec autant de zèle que de douceur, vous les rassembliez et les rameniez auprès de leur Mère. Opposassent-ils de la résistance et de l'obstination, quoi qu'ils fassent, ne prenons pas de relâche que nous ne les ayons persuadés; car il n'y a pas de trésor comparable à la bonne harmonie et à la paix. C'est pour cela que votre Père, en entrant ici, ne monte sur ce siège qu'après vous avoir souhaité à tous la paix, et qu'il ne commence jamais les instructions qu'il vous adresse, sans vous la donner à tous en se levant. Les prêtres, lorsqu'ils ont à bénir, ne profèrent leurs bénédictions qu'après avoir formé pour nous le même souhait. Quand il vous ordonne de prier tous ensemble, le diacre vous recommande, dans la prière elle-même, de supplier l'ange de la paix, d'implorer tous les dons qui s'y rapportent; en vous renvoyant de cette réunion, il désire pour vous la même faveur par ces mots : *Allez en paix*. Enfin, sans ce don précieux, il nous est impossible de rien dire et de rien faire. Elle est effectivement notre nourrice et notre mère, et elle nous réchauffe avec tendresse sur son sein. Sous le nom de paix, je désigne non seulement ce que l'on appelle communément de la sorte, non seulement celle qui consiste à s'asseoir à une même table : j'appelle ainsi cette paix selon Dieu, qui a pour principe l'union des âmes, et que brisent maintenant bien des fidèles, en soulevant d'oiseuses et funestes disputes, et en favorisant la cause des Juifs, qu'ils réputent des docteurs plus dignes de foi que leurs propres pères; en sorte que, touchant la Passion du Christ, ils s'en rapportent à ceux qui l'ont mis à mort. Peut-on imaginer quelque chose de plus déraisonnable ? Ne savez-vous donc pas que là était la figure; qu'ici est la vérité ? Voyez quelle en est la différence : L'une écarta la mort corporelle, l'autre dissipa le courroux allumé contre l'univers entier : l'une délivra du joug de l'Egypte, l'autre de celui de l'idolâtrie : l'une engloutit Pharaon, l'autre le démon lui-même : après l'une, la Palestine, après l'autre, le ciel. Pourquoi vous attarder auprès d'un flambeau, quand le soleil est apparu ? Pourquoi ne vouloir que du lait, lorsqu'on vous présente une nourriture substantielle ? Si l'on vous a nourris avec du lait,

### TROISIÈME DISCOURS

c'est afin que vous désiriez autre chose que du lait; si un flambeau a brillé à vos yeux, c'est pour vous conduire comme par la main à la lumière du soleil. L'ère des choses plus parfaites arrivée, ne revenons point sur nos pas; n'observons plus ni les jours, ni les temps, ni les aimées; suivons en toutes choses l'Eglise avec fidélité, ayons toujours en vue de préférence la charité et la paix. Quand même l'Eglise serait dans l'erreur, il résulterait beaucoup moins de bien de l'observation des temps, qu'il ne résulterait de maux d'un schisme et d'une division. Pour moi, je n'attache au temps aucune importance, parce que Dieu n'y en attache aucune, comme je vous l'ai montré dans une foule de considérations exposées à ce sujet.

Je ne vous demande qu'une seule chose, de chercher dans toutes vos actions la concorde et la paix; tandis que nous jeûnons tous, et le peuple aussi bien que nous, tandis que les prêtres répandent pour les hommes d'unanimes supplications, ne restez pas chez vous au sein de l'intempérance; songez à ce qu'un pareil dessein recèle de malice diabolique; songez que ce sera pour vous l'occasion, non pas d'un, de deux ou de trois péchés, mais d'un bien plus grand nombre. Vous êtes séparés du troupeau, vous en venez à condamner une phalange de docteurs; vous vous précipitez dans l'esprit de dispute, vous vous rapprochez des Juifs, et vous devenez une pierre de scandale pour vos frères et pour les étrangers. Comment pourrions-nous reprocher aux Juifs de ne pas venir à nous, quand vous courez vers eux ? Outre ces péchés, reste le dommage que vous éprouvez, privés comme vous l'êtes des saintes Écritures, des assemblées, des bénédictions et des prières faites en commun durant ces jours de jeûne, passant tout ce temps avec une conscience mauvaise, tremblant et craignant toujours d'être pris sur le fait, vivant comme l'enfant d'une race et d'une tribu étrangère, quand vous devriez, en toute liberté et en toute confiance, avec allégresse et bonheur, vous joindre à l'Eglise pour célébrer avec elle tous nos mystères.

L'Eglise, non plus, ne reconnaissait pas le caractère obligatoire des temps. Mais nos Pères, qui étaient dispersés, ayant jugé opportun, au commencement, de se réunir et de déterminer ce jour, l'Eglise, qui estime partout la bonne harmonie et qui chérit la concorde, accueillit favorablement ce décret. Qu'il soit impossible, et à vous et nous, et à qui que ce soit, de mettre la main sur le jour même où le Seigneur accomplit ces mystères, on vous l'a précédemment démontré. Ne nous amusons pas, conséquemment, à combattre des ombres; et, pour vouloir discuter sur des riens, n'allons pas nous causer à nous-mêmes les plus graves préjudices. Jeûner en ce temps-ci, ou en celui-là, n'est pas assurément un crime; mais déchirer l'Eglise, y entretenir la dispute, y semer la mauvaise intelligence, s'abstenir continuellement de l'assemblée sainte, voilà un crime indigne de pardon, et qui vous expose à un châtiment redoutable. Il serait facile de multiplier ces considérations; celles-ci suffiront néanmoins à ceux qui les auront suivies avec attention; quant à ceux qui n'y en ont fait aucune, des considérations nouvelles n'auraient point un meilleur sort. En terminant ici ce discours, supplions tous nos frères de revenir à nous, d'embrasser des sentiments de paix, de renoncer à ces querelles intempestives, et, dédaignant ces futilités, d'élever et d'agrandir leurs pensées, et de s'affranchir de l'observation du temps, afin que nous glorifions tous d'un seul cœur et d'une seule voix Dieu le Père de notre Seigneur Jésus Christ, auquel appartiennent la gloire et la puissance, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.

Traduction de J. Bareille (1866)

